





Allan Black

# Les deux vies de Jess Stanton



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-3199-5

© Allan Black

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*8 mai 1973, Aéroport de Marseille.*

La voix impersonnelle des haut-parleurs annonça : *Vol en provenance de Toronto, aire de débarquement n° 3.*

Parmi la foule des passagers engagés dans les files de contrôle automatique, une jeune femme vêtue d'un tailleur beige très élégant ; elle récupère sa valise, puis se dirige vers une rangée de cabines téléphoniques.

La sonnerie retentit plusieurs fois avant que l'on décroche. À l'autre bout du fil, une voix de femme.

- Allô !
- Bonjour maman, je suis à l'aéroport de Marseille. Je vais prendre un taxi. Je devrais être là dans environ une heure trente.
- Bonjour chérie ! Je ne crois pas que le taxi monte jusqu'à la maison, le chemin est devenu impraticable avec les averses torrentielles de ces derniers jours.
- Ça ne fait rien ! Je monterai à pied.
- Alors ! A bientôt.
- Oui ! A bientôt.

Le taxi déposa la jeune femme peu après la sortie du village de Vauvenargues, à l'intersection de la route départementale et du chemin qui grimpe à travers les collines. Haut perché au pied des falaises

blanchâtres de la montagne Sainte Victoire : le mas de Cantalou ; encadrée de bourrelets charnus, la montagne fait songer à un gros mille-pattes. Pour parvenir jusqu'au mas, il faut franchir deux de ces collines verdoyantes, dans une alternance de maquis, de chênes verts et de pins d'Alep.

La jeune femme ouvrit la valise, en sortit une paire de mocassins et retira ses escarpins d'un beau rouge carmin. Nouvellement chaussée, elle admira la beauté sauvage du paysage : la montagne fermement ancrée dans la vallée quadrillée de vignobles et de cultures maraîchères.

Valise à la main, elle s'engagea dans le chemin envahi de broussailles. La pente était raide, caillouteuse et crevassée. Après trente minutes de marche, elle n'en était qu'au tiers du parcours. Elle s'arrêta pour souffler. Depuis combien de temps n'était-elle pas revenue dans la région ? Un peu plus de six ans, une époque lointaine.

Elle arriva au bout de sa peine sur le coup des treize heures. La mère, qui la vit arriver de loin, vint à sa rencontre.

- Bonjour maman ! C'est toujours le bout du monde ici.

La mère la débarrassa de sa valise et l'enlaça.

- Bonjour ma chérie... il y a si longtemps.

Puis, les yeux rougis, elle prit les mains de sa fille et l'inspecta de la tête aux pieds.

- Tu es radieuse.

Elle prit la valise.

- Je peux continuer à la porter, maman.

- Moi aussi je peux la porter. Allez viens ! Tu dois avoir soif.

- Oui ! Très soif.

Après le repas, Jehanne fit le tour du salon, tandis que Làli préparait le thé ; des brides de souvenirs de l'enfance ressurgissaient dans la mémoire de la jeune femme. Elle s'approcha de la baie vitrée. Face à l'immensité de la nuit et de ses étoiles, elle se sentit soudainement infiniment minuscule comme si elle se réveillait au monde ; fœtus flottant dans l'infini du Cosmos. Elle ne put réprimer un frisson. Au loin les lumières d'un village diffusaient leurs douces chaleurs sur le fond sombre des montagnes. Elle songea : *des phares dans la nuit*. Presque à regret, elle détacha son regard des feux et des scintillements du ciel pour se retourner vers sa mère.

- Tu ne t'ennuies pas ici toute seule ?
- Non... J'ai tellement de souvenirs dans cette maison et dans ces collines.

Tandis qu'elle réfléchissait, un doux sourire illumina le beau visage de Làli.

- Je marche plusieurs heures par jour dans ces montagnes et je ne m'en lasse pas. Parfois je me rends jusqu'au Mont Aurélien. Depuis, le Mont Olympe, le point culminant à 879 mètres, on a une vue magnifique sur toute la vallée de l'Arc : Pourcieux, Pourrières, Trets, la Sainte Baume au Sud et la Sainte Victoire au Nord. C'est difficile d'expliquer ce que l'on ressent lorsqu'on est plongé dans cette nature. On ne voit pas seulement loin, on voit aussi l'intérieur des choses et tout ceci, tout ce qui est nous, autour de nous, prend alors du sens. En deçà, il n'y a guère que le règne de l'absurde, des joies aveugles, de la folie et de la cruauté sans borne. Dans les collines, la garrigue, je ne ressens pas la fatigue, ni la solitude, encore moins la tristesse et l'angoisse. Je communie avec le monde, avec les êtres qui me sont chers. Ils sont là, avec moi, ceux qui ont disparu et ceux qui



sont loin ; je peux sentir leur souffle, entendre leur voix, voir leur visage.

- Maman...
- Tu es parti longtemps... mais tu ne m'as jamais quittée.
- Maman, pourquoi m'as-tu menti ? Pourquoi m'as-tu dit qu'il était décédé ?
- Jehanne, ce n'est pas aussi simple.
- J'ai le droit de savoir ! Pourquoi nous a-t-il abandonnés ?
- Ce n'est pas exactement ce qui s'est passé. Ton père ne nous a jamais abandonnées, mais pour parler de lui il faut remonter le temps. Il ne suffirait pas de dire : *voilà ! Tels évènements se sont produits*. Car ce ne sont pas tant les évènements qui sont importants.
- Qu'est-ce qui est important ?
- Ce qui est important ce sont les réactions que ces évènements déclenchent. Ne crois-tu pas ?
- Si ! Certainement.
- L'existence n'est qu'une succession d'évènements ou de non-évènements, incontrôlables et d'aucune utilité si nous n'en comprenons pas le sens et la portée.
- Tout ce que je désire c'est comprendre.
- Je ne t'ai jamais parlé de ton père parce qu'il m'a fait promettre de ne pas le faire. Es-tu prête à entendre ce que j'ai à te dire ?
- Oui !

- Si tu es prête alors je vais te raconter toute l'histoire, mais il va falloir que tu t'assoies dans ce fauteuil.
- Je n'envisageais de rester que deux jours.
- Ça va être long, ma chérie.

Jehanne prit la tasse de thé que lui tendit sa mère, y ajouta une demi-cuillère de miel, puis s'assit dans le fauteuil en repliant les jambes comme quand elle était petite et que son père ou sa mère lui contait une histoire.

Je me souviens du jour où j'ai rencontré Jess comme si c'était hier. Ce qui m'a frappé ce fut ses yeux, perçant et variant avec l'intensité de la lumière : gris la nuit et bleu le jour. Sur son visage émacié se lisait la complexité d'un esprit vif et intelligent. Lorsque ses yeux croisèrent les miens pour la première fois et que je vis ce visage, j'eus une sensation étrange, la sensation que son regard me parlait, qu'il pénétrait en moi pour imprimer dans mon esprit des mots, des émotions ; mais ce n'était pas qu'un sentiment né de mon imagination. Avec le temps je parvins à décoder les messages silencieux qu'il me transmettait. Le cerveau complexe et foisonnant de Jess ne pouvait se satisfaire du seul langage oral, il avait besoin de plus de profondeur, de plus de sincérité et Jess savait exprimer cela dans le silence. Avant la parole, les expressions de son visage, ses attitudes, son regard, étaient déjà tout un langage. Le poids qu'il ajoutait aux mots, les pauses, les tonalités de sa voix avec lesquelles il jouait en virtuose, imposaient instinctivement l'attention et le respect.

Jess n'était pas un enfant ordinaire. Je ne pouvais imaginer ce qu'avait été son existence et ce qu'elle deviendrait, mais pour la première fois de ma vie j'ai commencé à prendre conscience de l'importance, de la fragilité et de la force des sentiments. Dès l'instant où

son regard rencontra le mien je tombais amoureuse, mais je ne le savais pas encore. Jess avait 13 ans et moi je venais tout juste d'avoir le même âge. Cinq mois, dix-sept jours, trois heures, cinquante-deux minutes et vingt-trois secondes séparaient ces instants de notre venue au monde. C'était l'année 1937, le 3 septembre, jour de la rentrée des classes. A huit heures trente, le soleil inondait déjà la ville et l'été était loin de toucher à sa fin. J'éprouvais une mélancolie propre aux fins de vacances. Ne plus pouvoir jouer en liberté dans le jardin et dans les champs, ne plus respirer les senteurs fortes des collines, les fragrances subtiles, l'odeur des pins, du thym et du romarin, de la lavande et des genêts, pour rester enfermé tout le jour, m'attristait profondément.

Je ne connaissais personne et je n'avais qu'une amie, la fille des fermiers qui avaient accepté de vendre à mes parents la charmante maison aux couleurs jaunes et lavandes située sur une colline, notre mas de Cantalou. Ainsi perchés, nous jouissions d'une vue magnifique sur les montagnes et la vallée. Depuis la fenêtre de ma chambre, je ne me laissais pas d'admirer les levers et les couchers de soleil.

J'étais née ici, dans cette région de la France, mais je n'en gardais aucun souvenir. Papa avait rencontré maman, une belle chilienne, alors qu'il visitait un musée à Marseille. Il l'avait surprise, admirative et pensive devant un tableau de Johannes Vermeer « la jeune fille à la perle », une splendeur de pureté. Elle étudiait les arts et les lettres et lui était professeur de langues et d'Histoire ; ils ne pouvaient pas tomber mieux. Ils se marièrent huit mois plus tard et je vins au monde. Trois ans après ma naissance ils quittèrent la France pour le Chili.

J'étais de retour et le Chili ainsi que mes amis d'enfance me manquaient. Nous étions arrivés au début du printemps, mais j'appris très vite à aimer le paysage âpre et sauvage de la Provence, ses senteurs

fortes, ses éclairs impressionnants et ses orages torrentiels, ainsi que la chaleur accablante qui me rappelait les étés au Chili.

Jess, lui aussi était arrivé depuis peu, au cours de l'hiver précédent. Son père vendeur d'œuvres d'art, originaire du Michigan, avait épousé une jeune allemande aux cheveux d'une blondeur éclatante. Après avoir beaucoup voyagé, ils s'étaient posés ici, séduits comme tant d'autres par les charmes de la Provence et ils ont acheté une villa à Aix.

Jess et moi n'étions pas les seuls enfants étrangers du Collège, il y en avait trois autres : un espagnol, une écossaise et le troisième était un argentin que tout le monde surnommait Che à cause de cette interjection, une expression des hommes de là-bas, qu'il mâchonnait en permanence et qu'il prononçait à chaque fin de phrase. Le hasard fit que nous fûmes dans la même classe, hormis l'écossaise qui se prénomma Ailein. Et je dois dire que c'était une classe très chantante et gaie avec toutes ces voix méridionales, auxquelles venaient se mêler les notes exotiques de celles des élèves issus de pays étrangers.

Jess était grand, plus grand que la plupart des garçons de son âge, ce qui lui conférait une certaine autorité. Aucun enfant n'osait se moquer de lui, de son accent ou pour quelque autre raison que ce soit. Ce respect qu'on lui témoignait et qui s'imposait naturellement, résidait dans un ensemble d'éléments de sa personnalité. Bien qu'il soit réservé et le contraire du prétentieux exubérant, il émanait de lui une force et une assurance qui en imposaient. On ne l'entendait jamais rire et il ne se liait pas facilement, il restait distant. Les conversations futiles, les ragots, les faits divers, semblaient n'avoir aucune emprise sur lui ; c'était déconcertant. Jess n'était vraiment pas comme les autres adolescents. Son visage, empreint de gravité, tenait à distance celui ou celle qui aurait été tenté de s'approcher de lui. Il parlait peu et ses centres d'intérêt n'étaient pas ceux de la plupart des jeunes gens de nos âges ; cette

distance faisait qu'il avait peu d'amis, mais cela ne semblait pas l'affecter. Voilà les raisons pour lesquelles Jess était craint et respecté par les enfants du collège.

Mais Jess était aussi un adolescent curieux de nature et tout ce qui sortait de l'ordinaire l'intéressait : les sciences, l'histoire, l'évolution des espèces et les mystères de la création. Il était très cultivé, bien plus que la plupart d'entre nous, bien que cela ne pouvait se deviner car c'était un garçon effacé, sans arrogance ni prétention. S'il était rare de le voir sortir de sa réserve, il était cependant généreux et serviable pour qui était capable de briser la glace.

Durant cette période, il n'eut que moi pour ami et un élève d'une autre classe qui était bigleux comme une taupe et portait de grosses lunettes aux verres épais, réduisant ses yeux à de minuscules billes noires qui enlaidissaient son visage déjà ingrat. Ce garçon avait une autre particularité, en maths et en physique il était le petit génie du Collège. Seul Jess et quelques autres élèves pouvaient le suivre dans ses raisonnements qui dépassaient de très loin le niveau général.

Ce 3 septembre, jour de la rentrée des classes, je n'avais pas remarqué ce garçon discret, pourtant grand, aux magnifiques cheveux d'or. Au cours de poésie, la professeure demanda aux élèves s'ils avaient en mémoire des citations d'écrivains ou bien des poèmes célèbres. Peu répondirent. Alors ! Je levais la main et citais des extraits de poèmes d'Eluard, d'Aragon et de Robert Desnos. La maîtresse charmée me demanda si je connaissais des poètes n'étant pas de la période contemporaine. J'égrenais quelques vers d'Hugo et des quatrains du poète persan Omar Khayyâm.

Jess qui s'était installé au fond de la classe ne leva pas la main. Il aurait fallu qu'on le lui demande avec insistance pour qu'il s'exprime sur les nombreux auteurs qu'il connaissait. Certains professeurs ne

comprirent que bien plus tard comment Jess fonctionnait. L'un des premiers à déceler son potentiel et qui trouva la méthode pour le faire s'exprimer fut le professeur de mathématiques. Ainsi, lorsque le professeur posait une question et qu'aucun élève n'avait la réponse, il se tournait vers lui et demandait : « *Jess, aurais-tu quelque chose à nous dire à propos des équations polynomiales ?* ». Alors ! Jess, d'une voix posée et calme, se mettait à parler.

En ce premier jour je n'avais donc pas remarqué ce garçon pourtant si particulier. Ce ne fut qu'à la récréation que je vis réellement pour la première fois Jess. Plongée dans un roman, je ne l'entendis pas s'approcher, et les toutes premières choses de sa personne qui pénétrèrent mon champ de vision furent ses chaussures. Il était là devant moi ; comme j'étais assise par terre, il me parut encore plus grand. Pour la première fois, je fus confronté à Jess et à son comportement bien singulier. Avant de parler, il vous dévisageait toujours de son regard perçant, mais l'expression de son visage était si douce et bienveillante qu'on n'en n'éprouvait aucune gêne ; c'était sa façon à lui de vous imposer l'attention. Après ce moment de silence où tout paraissait se réduire et s'effacer pour ne laisser place qu'à ce visage juvénile, il me dit « *bonjour* » avec un sourire humble comme une excuse et me demanda si j'avais lu le *Talon de fer* de Jack London. Je lui répondis que j'avais lu *Croc-blanc* comme la plupart des adolescents mais pas le *Talon de fer*.

- Tu devrais le lire. Je ne connaissais pas Omar Khayyâm.
- Je lirais ce livre de Jack London.
- Je peux te le prêter.
- D'accord et moi je vais te prêter l'un de mes livres de Khayyâm.

Les jours s'effilèrent doucement, paisibles et délicieux.

Jess lut le livre d'Omar Khayyâm, puis tous les autres. Il était fasciné par cette écriture mystique. Et moi, j'adorais l'écouter me conter ses

récits de voyage, la Chine, la Tanzanie, la Polynésie, la Thaïlande, le Cambodge, l'Australie. Cependant, Jess ne parlait jamais de l'Allemagne. Ce qu'il savait des événements qui se passaient là-bas l'effrayait. Les idées véhiculées par le nazisme qui, en quelques années, avaient galvanisé le peuple allemand, convainquirent ses parents de quitter ce pays où la haine, l'extrémisme et la xénophobie étaient élevés en vertus. Il y avait aussi une autre raison à leur départ mais Jess n'en parlait pas non plus. L'Allemagne semblait être un pays sans histoire, sans passé et sans mémoire.

Parfois, Jess venait à la maison me donner un coup de main pour les devoirs de mathématique et de physique. Lorsque nous avions fini, nous allions à la ferme rendre visite à Anaïs, la fille des fermiers, nous l'aidions à nourrir les bêtes, une tâche qui lui était dévolue et qu'elle devait accomplir chaque soir avant la nuit ; et il y avait du monde à nourrir dans la basse-cour : poules, canards, dindes et dindons, lapins, pigeons, ainsi qu'une énorme truie et sa bonne dizaine de marcassins. Dès qu'Anaïs sortait de la maison pour se diriger vers la grange, toute la basse-cour était prise d'effervescence et une véritable cacophonie de gloussements, caquètements et autres cris, montait crescendo jusqu'à ce qu'Anaïs ressorte de la grange avec une brouette qu'elle venait de charger de sacs et de sceaux remplis de mangeailles. Les pigeons, sortant en masse des orifices des pigeonnières situés sous les toits de la ferme, voletaient autour d'elle, puis s'abattaient dans une nuée de plumes et de duvets à ses pieds.

Un jour Jess me demanda si j'avais envie de partir à la découverte des collines, au-delà du territoire qui nous était familier. Il me montra la carte et la boussole qu'il s'était procurées. Je répondis avec enthousiasme que j'étais très emballée. Nous apporterions chacun des provisions d'eau et de vivre pour la journée.

Et nous voilà parti, un dimanche matin, sur les chemins à la découverte du Monde. J'aimais ces promenades dans la nature qui sait si bien apaiser les tensions, chasser les idées et les questions inutiles. Nous marchions dans la beauté sauvage du maquis, spectateurs d'un panoramique défilant pour nous seuls ses paysages et ses secrets ; contrastes saisissants des lumières, des argiles rouges et de la blancheur des calcaires d'une nature vierge. Nous cheminions, le cœur en paix, dans cet échelonnement de collines et de plateaux grimpant doucement vers la face dénudée et abrupte de la montagne Sainte Victoire ; quelle sensation de grandeur, de puissance et d'immensité.

Aux alentours de midi nous aperçûmes un cabanon accroché au flanc de la montagne. Nous y fîmes une halte pour déjeuner. De ce point culminant nous jouissions d'une vue magnifique sur les collines provençales et les plaines vallonnées du pays d'Aix. Au loin, les clochettes d'un troupeau de chèvres captèrent notre attention. En tournant la tête dans cette direction, nous fûmes saisis par la blancheur minérale de la Montagne Sainte-Victoire irradiée de lumière, chaussée de terre rouge et de vignes.

En ces instants de pure contemplation, Jess se tourna vers moi et m'offrit un sourire, puis son regard s'élança vers la montagne immaculée ; et je sus qu'il n'était plus là ; son esprit voyageait dans un pays que je ne pouvais voir. Alors ! Je ne sais ce qui m'a pris, je me suis penchée et j'ai déposé un baiser sur sa joue. Émergeant brutalement du songe, il s'est retourné avec un mouvement de recul. Dans son regard qui se fixa sur mes lèvres j'ai lu le trouble et l'inquiétude. J'eus alors le sentiment affreux que quelque chose s'était cassée instantanément, un écrin précieux que rien ne pourrait recoller. J'étais désespérée, avec un trou béant à l'intérieur de moi et le sentiment d'être, tout à coup, seule au monde. Le lien qui nous unissait était rompu ; je le pensais indestructible



mais un seul baisé l'avait brisé. Je reculais à mon tour, remplie de dégoût, avec la conviction d'avoir commis une faute irréparable ; c'est ce que je lisais sur le visage de Jess et c'était insupportable. J'avais honte. Je me sentais hideuse. Alors ! Les yeux remplis de larmes, je me suis levée et je suis partie, sans réfléchir, en courant à travers les rocs et la poussière. J'ai entendu la voix de Jess qui m'appelait, mais j'ai continué à courir sans pouvoir m'arrêter. Plus je courais et m'éloignais de cette voix s'effaçant dans le lointain, plus je me décomposais, m'effiloçais, laissant des lambeaux de moi sur la rocaille du maquis. Je suis tombée et la terre dure plantée de silex a déchiré mes cuisses et mes genoux. L'une de mes chaussures en toile fut éventrée par la chute ; j'ai retiré mes espadrilles pour les jeter dans la broussaille. J'ai continué les pieds nus mais je ne sentais pas la douleur. J'éprouvais au contraire un sentiment de soulagement, car je me vidais de cette salissure qui était entrée dans mon corps et s'y accrochait comme une malédiction. Il fallait que je me débarrasse de cette impureté, quelle coule de mes pieds ensanglantés sur la terre rude et les cailloux. Ce jour-là je perdis ma candeur et mon innocence, chassée de l'adolescence pour être projetée brutalement dans l'univers des grands ; et le monde, soudainement, me parut plus petit, obscur, raisonnable et terriblement effrayant.

En voyant mes pieds ensanglantés ma mère faillit s'évanouir. J'ai raconté que j'avais perdu mes chaussures en glissant dans un pierrier ; celles-ci étaient tombées en contrebas dans la broussaille et les ronces, raison pour laquelle je n'ai pu les récupérer. Je passais la nuit avec de la fièvre et le lundi matin, évidemment, je n'allais pas à l'école. Je fus clouée au lit durant plus d'une semaine.

Le mercredi, Jess me rendit visite. Lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit et que je le vis mon cœur s'emballa. « *Puis-je entrer ?* », demanda-t-il à voix basse. « *Oui !* » Répondis-je, évitant son regard et

luttant avec les couvertures pour me redresser. Jess s'approcha pour m'aider à caler les coussins dans mon dos. J'étais heureuse qu'il soit venu et affreusement gênée, mais son sourire triste et doux me rassura. Je savais qu'il éprouvait de la peine et qu'il souffrait autant que mes pieds me faisaient souffrir. À aucun moment nous n'avons évoqué ce jour dans les collines. Nous n'avions nul besoin d'explications mais de réconciliation. Alors ! Il me parla des papillons de Sumatra, un lieu qu'il avait connu durant ces deux années de voyages à travers le monde. Kupu Kupu, les nomme-t-on là-bas. Il me citait leurs noms aussi charmants que leurs parures : Kupu Kupu malam dont le dessin turquoise sur les ailes fait songer à deux voiles vertes ; Selamat Malam, nona (bonne nuit, mademoiselle) ; Mata Hari : Soleil (œil du jour) à la robe jaune citron. Ati Ati (Cœur cœur). Je riais de ces noms singuliers. Et lui semblait heureux de me voir rire et peu à peu la tristesse s'effaça de son visage.

- Atiku, veut dire mon cœur. Cintaku, mon amour.

Il fit une pause et me fixa droit dans les yeux. Je dis alors :

- Oui ! Dis-moi !

- Les noms de certains papillons sont très... très imagés.

- Du genre ?

- Pantatmu : ton cul

- Ah !

- Ou Tetekmu : tes seins.

J'explosais. Ah ! Vraiment que c'était bon de rire de nouveau.

Jess revint tous les jours, jusqu'à ce que je sois rétablie. Il me faisait travailler les cours. Parfois, il me ramenait un bouquet de myosotis ou de fleurs sauvages cueillies en chemin. D'autres fois, une tranche de gâteau

fait par sa mère, ou encore un livre. Si, à aucun moment, nous n'évoquâmes cette journée dans la montagne, celle-ci restât gravée à jamais dans nos esprits. Ce qui importait était que l'attachement que nous éprouvions l'un pour l'autre ne soit plus jamais terni par un geste ou un mot malencontreux. Je ne me suis jamais demandé pour qu'elle raison il avait eu cette attitude. Je devinais une souffrance mais je savais que je n'en étais pas la cause. Respectueuse du silence qui entourait ce mystère, je lui étais infiniment reconnaissante des nombreuses marques d'affection qu'il me témoignait. Les jours étaient à nouveau délicieux, riches, lumineux et clairs comme le ciel de Provence. Notre amitié ne faillit pas, nous la cultivions précieusement, et le temps s'écoula ainsi jusqu'à nos seize ans.

Ne sortant pas de sa réserve naturelle, Jess devenait, néanmoins, beaucoup moins distant et pénétrait plus souvent mon cercle d'intimité ; c'était des attitudes, des gestes anodins, qui nous rapprochaient chaque jour un peu plus. Lorsque nous parlions ou lisions un livre ensemble, il s'asseyait tout près de moi, tout contre moi. Nous aimions nous retrouver sous l'ombre du platane de la maison des collines. De là, nous contemplions le paysage, nous délectant de cette vision à perte de vue : l'horizon sans cesse repoussé par les couleurs changeantes du ciel et des nuages. Nous remplissions nos corps et nos âmes d'espace, d'immensité et de paix, avec le sentiment que rien ne pouvait nous atteindre, que le temps était immuable. Les heures passées dans ce spectacle grandiose que nous offrait la vallée semblaient s'étirer à l'infini. Seule la venue de la nuit parvenait à nous arracher à cette dimension du monde dont nous étions les créateurs.

Nous lisions souvent ensemble, assis à même le sol au bord de la restanque. Je prenais le livre sur mes genoux, je commençais à lire et, lorsque j'étais lasse de lire, il reprenait à ma suite. Je pouvais sentir dans

mon dos le bras de Jess s'appuyant sur le sol couvert de cailloux et de lichens ; le souffle de sa bouche dans mon cou ; le frottement de son épaule contre mon épaule. Et j'étais bien ! Je ne réclamaï rien de plus que cette chaleur, cette douce proximité, dans la lumière des soirs d'été sur ma Provence natale.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, à 4h45, l'Allemagne nazie envahit la Pologne. La France et l'Angleterre, alliées, déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre. L'armée polonaise fut vaincue en quatre semaines par une opération d'encerclement lancée à partir de la Prusse orientale et de l'Allemagne au nord, de la Silésie et de la Slovaquie au sud. Avec plus de deux mille blindés et mille avions, l'armée allemande explosa les défenses polonaises le long de la frontière et avança sur Varsovie sans rencontrer de véritable résistance. Après de violents bombardements aériens et d'artillerie, la ville se rendit le 28 septembre.

En octobre 1939, l'Allemagne annexa directement les anciens territoires polonais situés sur la frontière orientale avec l'Allemagne. Les nouvelles furent diffusées en boucle sur les radios et toute l'info tournait autour de ces événements qui assombrirent les visages, tandis que certains, pros nazis, se réjouissaient. Le soir du 3 septembre, lorsque mon père nous apprit l'entrée en guerre de la France, je vis le visage de Jess se décomposer. Le regard qu'il m'adressa était rempli d'une telle gravité que je pressentis toute l'horreur et l'ampleur dramatique des événements qui allaient se produire.

La France, gouvernée par de vieux généraux passésistes, fit le choix d'adopter une stratégie obsolète et d'attendre l'ennemi, mésestimant la puissance ultra-moderne de l'armée allemande. Le journaliste Roland Dorgelès, lors d'un reportage sur les armées alliées attendant l'offensive dans leur camp retranché de la ligne Maginot, surnomma cette attente absurde « La drôle de guerre ». Les troupes franco-britanniques, sous

commandement français, ne prirent aucune initiative militaire et ne menèrent aucune opération offensive pendant plusieurs mois. Les allemands appelaient cela « la guerre des Assis ».

Mais l'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège le 9 Avril 1940. Puis, elle déferle en mai-juin sur les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique et la France. Une campagne foudroyante surnommée par l'état-major de la Wehrmacht « la Guerre Eclair », combinant des percées simultanées des blindés et de l'aviation.

Les premiers jours du conflit qui allait embraser l'Europe et le monde entier, les gens restaient collés à leur radio. Puis, au fur et à mesure que l'on eut la certitude que rien n'arrêterait les Allemands et que la victoire nazie s'avérait inéluctable, on ne branchait la radio que le soir, pour avoir le résumé des nouvelles.

Avec l'armistice signé le 22 juin 1940, la France fut scindée en deux parties : la zone libre au Sud et la zone occupée au Nord, symbolisé par une ligne verte sur les cartes d'états-majors. Paradoxalement, au Sud de l'Indre-et-Loire, cette ligne se mettait à plonger en un long couloir jusqu'aux Pyrénées Atlantiques. En fait, la zone dite Nord comprenait le Nord, l'Est et l'Ouest de la France où résidait le gros de l'industrie et des activités économiques. En zone Libre les pénuries commencèrent à se faire sentir cruellement. La population, résignée, n'accordait plus qu'une importance secondaire à l'actualité de la guerre, estompée par les difficultés de la vie quotidienne, le rationnement et l'augmentation des prix. La préoccupation principale était le ravitaillement et, avec la venue de l'hiver, trouver du combustible pour se chauffer tournait à l'obsession.

Durant cet hiver 1940, nous nous retrouvions, Jess et moi, presque tous les jours après la classe sous notre platane. Un soir, emmitoufflés dans nos manteaux, alors que c'était à mon tour de lire la suite du livre

que nous tenions entre les mains, l'énorme disque du soleil perça les nuages épais et noirs et nous inonda de lumière orangée. Le vent nous glaçait le visage. Jess écarta une mèche de cheveux qui me barrait la vue. J'ai redressé la tête et sa main a glissé le long de mon cou pour se poser sur mon épaule. Ce geste délicat me fit songer aux papillons de Sumatra. Je nommais, mentalement, sa main Ati Ati. À ce moment-là, il se pencha et déposa un baiser sur ma joue. Je me tournais vers lui mais la nuit me cachait son visage. On ne voyait que ses yeux qui brillaient telles deux étoiles dans le firmament. Alors ! Je me suis lovée contre Jess et le temps s'est figé. Suspendus à l'éternité, nos corps se sont mêlés l'un à l'autre, emplis l'un de l'autre, de cette tendresse, de cet amour que nous nous étions trop longtemps refusé.

Nous vécûmes des jours heureux. Mais on ne peut dire que ce fut le temps du bonheur. Il y avait l'ombre de la guerre planant au-dessus de nos têtes. Sa présence était partout et régissait à présent l'ordre des choses. Un spectre hideux qui s'incrustait au plus profond des corps et des consciences, transformant les uns en commerçants cupides, les autres en moutons dociles, certains, beaucoup même, en bourreaux. Je la voyais prendre forme sur le visage de Jess qui ne supportait plus cette atmosphère générale de soumission et d'attente.

Un soir, comme cela était fréquent, Jess resta pour dîner. Après le repas, mon père brancha la radio. Celle-ci annonçait une manifestation des Pacifistes et le sempiternel leitmotiv des victoires glorieuses de l'armée allemande. Mon père débrancha la radio, dépité.

- Tous ces pacifistes ne sont que des collabos et des lâches !  
Lança-t-il, amer.

Alors que la Résistance commençait à s'organiser dans le Sud, la collaboration orchestrait une manifestation des pacifistes à Marseille pour occuper les esprits et donner, à qui voulait bien le croire,

l'impression d'agir. C'était ubuesque ; équivalant à réclamer au bourreau d'améliorer nos conditions de vie alors que son mandat est de nous exécuter.

Je regardais Jess et je vis son visage bouillonnant et rouge de colère. Lorsque mon père eut débarrassé ce qu'il avait sur le cœur, Jess explosa à son tour.

- Comment peut-on manifester pour la paix ? Alors que le pays est envahi et sous la domination des chars, des canons et des fusils. Ce sont les mêmes qui livrent les juifs ou les résistants aux allemands. Quelle honte ! Quelle indignité ! Quelle lâcheté !

Je n'avais jamais vu Jess en colère. C'était la première fois qu'il perdait son calme. Lui, habituellement toujours mesuré et doux, exprimait ce qu'au fond nous ressentions tous, une immense indignation. La guerre et la haine transformaient chacun d'entre nous. Si pour beaucoup la neutralité semblait être l'acte de sagesse, pour d'autres cette posture était intenable et Jess était de ceux-là.

Le 11 novembre 1942 l'Allemagne envahit la zone sud. Jess fulminait. Il me dit qu'il allait rejoindre la Résistance. Cette nouvelle m'attrista mais je comprenais et partageais sa position ; quoi qu'il en soit, je n'aurais pu le retenir. Otages de l'Histoire, nous étions devenus les instruments de son devenir. Comme Jess je ne supportais plus d'avoir à subir l'attente et la résignation. On colportait que les Allemands avaient déjà déporté plusieurs centaines de milliers de gens, des juifs mais également des syndicalistes, des communistes, des résistants. On disait aussi qu'ils ne revenaient jamais, qu'on les exterminait. C'était horrible ! Mais plus horrible était encore de ne rien faire.

Depuis le jour où nous étions partis en randonnée, nous n'avions jamais plus arpenté ensemble les chemins des collines. Lorsque Jess

m'annonça sa décision de mener le combat, il ajouta qu'il désirait que nous retournions dans les montagnes.

Nous grimpâmes vers la Sainte Victoire par un jour de très beau temps, empruntant les itinéraires que nous avions pris cinq ans plus tôt. Les sous-bois étaient humides et sentaient bon. Il exhalait du sol des senteurs d'humus et de champignon, de giroflée et de muscade. Sur les plateaux, la terre était presque aussi sèche qu'en plein été. Les averses des jours précédents n'avaient fait que délayer les roches et les flans des montagnes pour ruisseler dans les cuvettes boisées.

Nous atteignîmes le cabanon aux alentours de midi. Je débarrassais du sac à dos de Jess un réchaud et un ragoût que ma mère nous avait préparé la veille. Le ciel était bleu foncé et sans nuage. Le soleil réchauffait agréablement, malgré le froid sec et la bise remontant des vallons.

À la fin du repas, alors que je commençais à plier les affaires, Jess arrêta mon bras et prit ma main entre les siennes. Il la retourna, la palpa, la caressa de ses doigts de pianiste. Ensuite, il se leva et alla s'asseoir à flanc de montagne pour contempler la vallée. Je le rejoignis après avoir fini de ranger les affaires et m'assis tout près de lui.

- Qu'y a-t-il ? Tu as quelque chose à me dire, n'est-ce pas ?
- Oui ! C'est pour ça que j'ai voulu que l'on retourne dans la montagne.

Je savais que Jess avait un secret, qu'il le portait en lui depuis trop longtemps et qu'il cherchait les mots pour me le confier. La tête appuyée contre son épaule, j'attendis, silencieuse, qu'il soit prêt.

- Mes parents m'ont souvent raconté la joie qu'ils éprouvèrent lorsque je vins au monde. L'accouchement fut long et difficile et je faillis mourir étouffé par le cordon ombilical. Ma mère était épuisée mais heureuse, car je reposais emmitoufflé dans un drap entre ses bras.



Auparavant, les médecins m'avaient ausculté, mesuré en long et en large. J'étais en parfaite santé et je dormais à présent du sommeil du juste contre la poitrine de ma mère.

Des premières années de mon enfance je n'ai pas de souvenirs. Tout ce que j'en sais c'est ce que mes parents m'ont raconté. Les choses qui me marquèrent c'était les cadeaux que l'on m'offrait et cette ambiance féerique qui régnait à l'approche des fêtes de Noël, ainsi que les sorties du dimanche. Lorsque je fis mon entrée à l'école, je me souviens que je portais une blouse bleue, semblable à celle de tous les élèves et que la classe était séparée en deux par un couloir, avec d'un côté les filles et de l'autre les garçons. J'étais exempté des corvées de charbon qui étaient dévolues aux garçons.

- Jess ! Que veux-tu dire ?
- Quand je suis entré dans ma septième année, mon corps s'est mis à changer. Cela a commencé par de terribles maux de ventre. Pour les médecins et les spécialistes que mes parents consultaient c'était un mystère. Alors mon père me conduisit au bourg de Hofgeismar où résidait un vieux médecin de campagne qui comprit immédiatement ce qui m'arrivait. Le vieil homme regarda mon père par-dessus ses lorgnons et dit :
- Aussi incroyable et incompréhensible que cela puisse paraître, votre fille est en train de devenir un garçon.

Mon père se demanda s'il avait bien entendu.

- Mais... mais... comment est-ce possible ?
- Je n'en n'ai aucune idée. Cela dépasse l'entendement et, de loin, les limites de la science. La formule n'est sans doute pas heureuse, mais si ça peut vous consoler votre enfant se porte bien et ne présente pas de complication, mais il faudra le suivre

attentivement. Les douleurs sont liées à la transformation qui est plutôt rapide.

- Combien de temps docteur ?
- A mon avis quelques mois. Ce que je peux faire c'est soulager sa douleur. Je vous prescris un médicament que vous pouvez utiliser autant de fois que nécessaire, sans dépasser deux comprimés toutes les deux heures. Cela devrait être efficace et il souffrira moins.

Le médecin sortit une boîte d'un tiroir dont il retira une plaquette de quatre comprimés.

- D'ici que vous soyez de retour à la ville et que vous passiez à la pharmacie, donnez-lui deux comprimés.
- Oui ! Merci, mais...

Mon père était atterré. Le vieil homme se leva, vint vers mon père et passa son bras autour de son épaule.

- Cher monsieur, il vous faut un peu de temps pour digérer cela, c'est normal. Mais vous aimez votre enfant ?
- Oui ! Bien sûr.
- Et bien ! Il faudra vous adapter à cette situation nouvelle et surtout accompagner votre enfant, le rôle des parents va être déterminant dans cette épreuve. Je peux le suivre, mais peut-être préférez-vous l'hôpital de Kassel qui se situe plus près de chez vous ?
- Oui ! Bien... je vous remercie docteur.

Et nous voilà partis pour Kassel avec les conclusions du médecin. Je fus gardé en observation dans l'hôpital en effervescence, car la nouvelle se répandit rapidement dans tout l'établissement.

Autour de moi des gens défilaient, sans qu'on sache s'ils étaient des spécialistes, de simples médecins ou des curieux. Durant des heures, je fus exhibé tel un rat de laboratoire. Au bout de cinq heures, mon père excédé se rua sur l'attroupement et mit tout le monde hors de la chambre. Ensuite, il débrancha les fils et les tubes reliés à mon corps et m'habilla.

- Ça suffit ! Lança-t-il. Nous rentrons à la maison. Ta mère doit être morte d'inquiétude.

Je fus suivi par le médecin de campagne jusqu'à la fin de ma scolarité. Après quoi, mes parents vendirent les meubles, la maison et déménagèrent pour Frankfort.

Ainsi commença ma nouvelle vie. J'entrai dans ma huitième année et j'appris qu'à l'avenir je ne serais plus une fille mais un petit garçon. Comme tout le monde, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait et cela m'angoissait, car je voyais bien qu'aucune fille de mon âge ne se changeait en garçon. J'associais le phénomène à une maladie, les douleurs étaient là pour le confirmer. Le bon médecin de campagne, qui était d'une sagesse et d'une gentillesse infinie, parvint à me rassurer et à me faire accepter ce changement et conclut :

- Ce qui t'arrive n'est pas dramatique ! Le plus important est que cessent au plus vite les douleurs dans ton ventre.

Mon père et ma mère se comportèrent en parents dignes de ce nom ; ils m'accordaient toute leur attention et leur tendresse semblait inépuisable.